

MICHEL MAFFESOLI

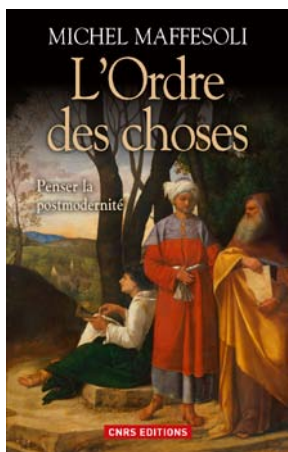
L'Ordre des choses

Penser la
postmodernité



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Contre le rationalisme désuet, l'économisme triomphant, le progressisme incantatoire et l'inauthenticité de ses formules creuses, Michel Maffesoli chante l'infinie tendresse du monde et nous rappelle que le sentiment tragique de la vie s'accorde à *l'Ordre des choses*.

Dans ce nouvel essai, le théoricien de la postmodernité arpente avec bonheur la pensée sociologique, scrute les vibrations du vivre-ensemble et insiste sur l'opposition entre la puissance horizontale sécrétée

par la sagesse populaire et la rigidité du pouvoir vertical, venant de Dieu ou des idéologies monothéistes.

La postmodernité en gestation se situe résolument à l'ombre de Dionysos, divinité de la nature et des effervescences collectives. Comment comprendre cette irruption de la passion dans la vie quotidienne ? Comment donner sa place à ce retour de l'idéal communautaire ? Quelle méthode suivre pour comprendre ce changement de paradigme ?

Un antidote philosophique au pessimisme ambiant.

Michel Maffesoli, professeur émérite de sociologie à la Sorbonne est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Homo eroticus* (2012).

L'Ordre des choses

Penser la postmodernité

Michel Maffesoli

Membre de l'Institut universitaire
de France (hon.)

L'Ordre des choses

Penser la postmodernité

CNRS Éditions

15, rue Malebranche – 75005 Paris

A Emmanuelle Maffesoli
et
Clément Bosqué

« Il existe deux forces :
la force des hommes et la force des choses ;
quand l'une est en opposition à l'autre,
rien ne peut s'accomplir. »

Chateaubriand
(*Mémoires d'outre tombe*, liv. 43, ch. 2).

Sommaire

<i>Introduction</i>	13
CHAPITRE PREMIER : Du savoir à la connaissance...	23
Le dévoilement adogmatique	24
« Magister Dunkelhut »	42
La pensée pluriforme	57
CHAPITRE II : La pensée comme écho	73
La saga mythique	74
La saga mystique	89
Une sociologie originelle	103
CHAPITRE III : La Pensée traditionnelle	113
La vie effective	115
La loi de réversion	125
CHAPITRE IV : Savoir – « ça-voir »	137
Le comment : c'est ainsi	138
La surface des choses	143
De la forme à l'image	154
CHAPITRE V : Réalité-Réel	167
Le Pandémonium du Réel	168
La force du néant	182

CHAPITRE VI : Un savoir communautaire.....	197
De la distinction à la conjonction	198
Une connaissance relativiste.....	209
CHAPITRE VII : Socialité présentéiste.....	217
CHAPITRE VIII : Le penser passionné	231
Le dionysisme épistémologique.....	233
La rage « théologique »	244
Libido sciendi	250
<i>Ouverture</i>	261

Avertissement

L'époque récente n'est pas avare en événements perturbant le bel édifice de la modernité. Ceux-ci illustrent, à loisir, nombre d'analyses que je m'emploie à approfondir depuis bientôt quarante ans. L'abstention, politique mais aussi, plus subtilement, sociale, touchant toutes les couches de la population, témoigne du retrait de l'opinion publique par rapport à ceux qui prétendent la représenter.

Dans la vie sociale en son entier, ce sont les réactions émotionnelles, le jeu du « comme si », les rêveries qui prédominent. C'est ce besoin de *réenchantement* du monde que les élites instituées ne peuvent ou ne veulent pas entendre. Focalisées qu'elles sont sur le vieil idéal républicain démocratique du « Contrat social » construit sur trois principes intangibles : individualisme, rationalisme et progressisme. Mais le monde change et il y a urgence à penser la mutation civilisationnelle en cours. Ce qui en appelle à un nouveau « Discours de la méthode ». Ce qui nécessite que l'on sache mettre entre parenthèses nos certitudes intellectuelles : un retrait essentiel par rapport à la « doxa » tout à la fois dominante et totalement déphasée.

Cet écart absolu ne pourra se faire que si l'on sait s'enraciner dans cette sagesse populaire qui, toujours et à nouveau, est la condition de possibilité de tout vivre ensemble. Et du coup dépasser ou, tout simplement, ignorer ces mots vides de sens, ces lancinantes incantations voyant du *populisme* et du

communautarisme partout. Facilités de langage (on dit, de nos jours, « éléments de langage ») ne faisant que traduire la peur de l'intelligentsia vis-à-vis de l'idéal communautaire ; c'est-à-dire d'un sentiment populaire reprenant force et vigueur.

J'ai dit dans deux livres précédents, consacrés déjà à la méthode, comment il convient de regarder le monde tel *qu'il est* et non pas tel qu'il *devrait être* (*La Connaissance ordinaire*). Et comment il faut, pour ce faire, mobiliser non seulement la raison, mais aussi le rêve, l'imagination, le monde des sens (*Éloge de la Raison sensible*). Ce livre-ci, *L'Ordre des choses*, revient bien sûr sur quelques-unes de ces thématiques en les approfondissant. Mais il met également l'accent sur la question du temps.

En effet, chaque société peut se définir par le rapport qu'elle entretient au temps, aux trois modalités de la temporalité que sont passé, présent, futur. La modernité était orientée, tendue même, vers le futur et en rupture avec le passé. Ce qui entraînait un *report de jouissance* : une forme de déni du présent.

Tout autre est le rapport au temps postmoderne que l'on peut caractériser comme étant un « enracinement dynamique ». Une inscription dans la tradition qui soit, en même temps, une intensification de l'instant vécu « ici et maintenant ». Un présent gros du futur et plein du passé. Un temps se définissant par le territoire. Un temps « einsteinisé », en quelque sorte. C'est-à-dire un temps se contractant en espace. Une *écophilosophie* aux conséquences insoupçonnées !

Il est fréquent, et c'est même la spécialité des élites déphasées, de dénoncer le culte de l'instant et le *présentéisme* des sociétés postmodernes. On peut aussi les prendre au sérieux et tenter de décrypter leur ordonnancement, saisir leur raison interne. Exposer, explorer *l'ordre des choses*, sans le juger, ni le dénier.

Ceci impose de dépasser, avec radicalité, ces chapelets de platitudes déversées quotidiennement par la langue de bois politique, le blablatage journalistique ou le gémissement d'intellectuels plus militants que penseurs. C'est là contre qu'il faut, avec sérénité, rappeler que la *fin d'un monde n'est pas la fin du monde*. Voilà ce qu'il convient de penser. Avec justesse. C'est-à-dire, au plus près de son étymologie, repérer la vérité de l'époque : la « dé-couvrir ».

L'éducation ne me paraissant plus de mise, ce n'est pas un traité ou un ensemble de règles que je livre au lecteur. Dans une perspective initiatique, c'est plutôt à un cheminement auquel je le convie. Chemin de pensée qui, comme le rappelle Heidegger, « à chacun de ceux qui le suivent, il donne ce qui lui revient » !

Dans le labyrinthe du vécu, il convient d'avancer avec précaution, sans brusquerie, avec empathie. Au *rythme de la vie*. Ce qui n'est pas sans risque car on ne peut plus nier que le tragique est, à nouveau, à l'ordre du jour.

L'ensauvagement du monde est d'actualité. L'imaginaire postmoderne repose sur la conscience obscure d'un tel état de fait. C'est cette conscience obscure, ce savoir incarné, voire cet inconscient collectif que j'appelle sagesse populaire. C'est cela qu'il faut penser, *sine ira et studio*, sans ressentiment ni faveur !

Introduction

« Malheur à moi, je suis une nuance. »

Nietzsche.

Chaque époque a son « chiffre », qu'il faut savoir déchiffrer. À l'encontre des conformismes subalternes, n'est-ce pas cela, la tâche d'une pensée essentielle ? Nécessité fait loi. Voilà bien ce que la sagesse populaire nous apprend : il faut savoir s'accorder à la tendre cruauté de l'ordre des choses. C'est ce qu'à sa manière, le Penser grec fit ressortir sous la figure d'Anankè, menant, à sa guise, le cours des événements. En bref, l'on maîtrise moins que l'on ne s'ajuste à ce qui est. On domine moins l'histoire que l'on ne s'accommode du destin, ce qui ne va pas sans un certain ensauvagement de la vie et du penser. Voilà quelle est la différence essentielle entre les Temps modernes et la postmodernité actuelle.

C'est, d'ailleurs, dans le glissement d'envergure qui est en train de s'accélérer que gît la crise, qui est loin d'être d'abord économique comme semblent le croire les esprits à courte vue. Crise épistémologique, c'est-à-dire passage au crible de nos manières de penser et d'être. Perte de conscience de ce que l'on est, entraînant une faillite de la confiance en ce que l'on est. Pour le dire bien plus simplement : décadence d'une civilisation. Dans la succession des âges du monde, l'on vit la fin d'une époque.

Il faut savoir, et c'est le cœur battant des pages qui vont suivre, que dans la période caractérisant l'entre-deux cycles, celui qui s'achève et celui qui (re)naît, il y a, toujours, ce que Gilbert Durand avait nommé un « retard épistémologique¹ ». On continue, par pesanteur sociologique, à penser avec des idées révolues, ce qui empêche de voir ce qu'il en est de la *vie effective*. Décalage entre le savoir abstrait et le « ça-voir » empirique. Décalage recoupant celui existant entre le *pouvoir* vertical, venant de Dieu ou de ses légitimes successeurs (« *Omnis potesta a Deo* ») et la *puissance* horizontale sécrétée par la sagesse populaire (« *Omnis potentia a populo* »), cause et effet de l'irrépressible vouloir-vivre propre à l'espèce humaine.

Pouvoir/puissance, antagonisme fondateur de tout vivre-ensemble, voilà bien le leitmotiv qui, tel un fil rouge, se retrouve dans le cheminement de la connaissance multiforme au Penser passionné, en passant par l'enracinement traditionnel, celui de la communauté faisant de l'acte intellectuel l'écho d'une organicité originelle. Du coup, seul le penser radical est original en ce qu'il sait, de savoir incorporé, la différence entre la réalité, réduite à un élément, et le Réel à l'entièreteré autrement plus complexe.

C'est bien le « saisir à la racine » : la radicalité, qui importe ici. Ce qui n'est pas sans susciter un sentiment d'insécurité. L'intranquillité étant ce qui impulse le Penser authentique. Radicalité permettant de comprendre le présent vivant, qui est là sans que l'on sache le repérer, l'apprécier et le penser. Radicalité conduisant, tout simplement, à être le greffier de la nature des choses. Indiquer le chemin initiatique n'étant accessible qu'à certains, permettant de repérer la signification rectrice de l'époque. Sa force primordiale. Radicalité enfin, permettant d'élaborer, avec justesse, quelques équations mathématiques qui,

1. G. Durand, *Sciences de l'homme et tradition*, Sirac, 1975, p. 233.

rapidement, se voient vérifiées dans la vie réelle. Ce qui n'est pas, il faut le dire, sans susciter l'ire des protagonistes du *savoir établi*, protégeant ainsi le pré-carré de la non-pensée où ils peuvent se gaver, tranquillement, de leurs privilèges de nantis.

Il ne faut pas, en effet, avoir peur de penser à contrecourant de l'*establishment* académique. C'est même faire preuve de bonne santé intellectuelle que de refuser de bêler en chœur quelques bons sentiments servant de fondement à la « doxa » sécurisante qu'il est habituel de nommer, antiphrase par excellence : Science ! Il vaut mieux, comme le dit Montaigne, être « un cheval échappé ». Faire un pas, à l'écart, permettant, hors des sentiers battus, de trouver la voie la plus opportune pour atteindre l'expérience collective. Du coup, il n'est pas nécessaire de tout expliquer. Mais on doit, toujours, essayer de comprendre : décrire sans prescrire. « Je n'assigne pas, je raconte » (Montaigne).

La prétention donc : un « discours de la méthode » post-moderne. Exigeant pour ceux qui veulent se mettre en chemin (*meta odos*). Dédaigneux, comme Descartes le fut, envers ceux, ils sont nombreux, s'instituant gardiens des temples dogmatiques. Il faut, ici ou là, n'accorder qu'un haussement d'épaules condescendant aux diverses formes du positivisme ambiant, constituant le « conformisme logique » propre à la bien-pensance du moment : rationalisme désuet, économicisme dominant, marxisme inconscient. Toutes choses constituant le prêt à penser moderne et aboutissant à l'inauthenticité des formules creuses, quelque peu incantatoires, fonds de commerce des marchands de pensée ayant, surtout, peur de la hauteur de vue et du mépris des objections.

Un simple haussement d'épaules ai-je dit, car la vétusté de ces dogmes est par trop évidente. Et comme cela a été dit, « ces bourdes, Dieu merci, passeront » ! Mais pour l'immédiat, dans la foulditude des écrits de circonstance, il est peu

de livres qui honorent le temps. Tant il est vrai, comme le disait Molière, que l'on est submergé de ce qui est « bon à mettre au cabinet² ».

Dans l'Antiquité, les dieux étaient impassibles et purs. Ils n'avaient pas à se préoccuper de ce qui était concret et impur. C'est bien ainsi que l'on a considéré la théorie : elle doit être totalement étrangère au pathétique social, au vécu, à ce qui est. Elle doit se contenter d'édicter comment on *doit être*, penser, se comporter.

À l'encontre de ces rigides spécialistes, ayant une compréhension des choses de la vie bornée par des scrupules surannés, il vaut mieux rester, en son sens étymologique, un « amateur ». Ouvert à cette aventure qu'est la vie de l'esprit ; tout comme la vie tout court. Aux demi-lettrés enclos dans leurs certitudes, préférer la sensibilité théorique sachant unir l'intelligence et le sens de l'expérience. Le chapon a, dans son ordre, son utilité. Mais entravé par sa graisse même, il ne peut imiter le vol audacieux de l'aigle. N'est-ce point ce dernier qui doit servir d'exemple à l'art de penser ?

Alexandre Koyré, avec la pertinence que l'on sait, a souligné le rôle de « fantastes » et d'« enthousiastes » de ceux qui, à l'époque de la Réforme (et contre les églises protestantes établies) continuaient à porter « l'élan de rénovation spirituelle ayant préparé et nourri la rupture amorcée par la Réformation³ ». Judicieux exemple, parmi bien d'autres fournis par les histoires humaines, rappelant le rôle de l'*anomie* parcourant en profondeur le corps social dans les époques de

2. Molière, *Le Misanthrope*, I, 2, V. 376. Cf. aussi J.-P. Pelaez, *Le Tartuffe nouveau*, L'Harmattan, 2014.

3. A. Koyré, *Mystiques, spirituels, alchimistes du XVI^e siècle allemand*, Gallimard, 1971, p. 9 ; cf. aussi E. Bloch, *Thomas Münzer*, UGE, coll. « 10/18 », 1968.

mutation. Oui, c'est bien cette anomie qui, à ces moments et d'une manière irrépressible, exprime la centralité souterraine du vivre-ensemble. Elle constitue la société officieuse : celle où les affects et l'émotionnel prédominent. Et c'est cela même qu'il convient de penser.

Avec méthode. Mais pas forcément classique. C'est-à-dire pas celle empruntant au causalisme sa principale source d'inspiration : *post hoc, ergo propter hoc*, à la suite de cela, donc à cause de cela. Voilà le gentillet simplisme prévalant dans le linéarisme propre à la modernité. Mais dans la fragmentation postmoderne, voilà qui n'est plus de mise. D'où la méthode « amatrice ». Celle du *quid pro quo* (quiproquo ?) : une chose pour une autre. C'est celle de l'analogie, l'emprunt de notions à tel domaine du savoir pour comprendre un autre domaine⁴. Donc, rien de « pur », ni philosophie, ni sociologie, ni poésie, etc. Mais bien un va-et-vient constant entre tous les éléments du *donné mondain*, étant entendu que c'est leur interaction même qui constitue l'entièreté de la vie effective.

Analogies, correspondances, corrélations, cela donne un penser énigmatique. Je laisse le lecteur attentif aux méandres d'associations à première vue improbables, le soin de voir en quoi elles sont signifiantes. C'est-à-dire exprimant bien les circonvolutions propres au labyrinthe du vécu. Le labyrinthe n'est-il pas, depuis Dédale, le symbole de la démarche existentielle ? N'est-ce point, enfin, ce qui caractérise, au mieux, le nouvel encyclopédisme des réseaux informatiques où se constitue l'interactive connaissance postmoderne ?

Pour ne prendre qu'un exemple, parmi les nombreux esprits libres, c'était cela la façon d'écrire de Walter Benjamin,

4. Je me suis expliqué sur l'utilisation de l'analogie, in M. Maffesoli, *La Connaissance ordinaire* (1985), Klincksieck, 2007 ; cf. enfin, E. Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi*, Gallimard, 1989.

pour lequel selon Hannah Arendt, « l'instinct du travail consistait à arracher des fragments à leur contexte et à leur imposer un nouvel ordre, de telle sorte qu'ils s'éclaircissent les uns les autres, que se justifie leur raison d'être dans un état de libre flottement⁵ ».

Cette démarche m'a toujours fasciné. Très précisément en ce que l'acte du penser est aussi inchoactif que l'existence : un éternel recommencement. Du coup, les citations, issues d'auteurs très différents, voire opposés, sont comme autant de « prises » que le grimpeur saisit dans sa difficile escalade. Elles assurent et permettent la progression. Mais celle-ci n'est en rien linéaire. Elle sait la sinuosité du rocher ; belle métaphore exprimant bien l'imprévisibilité du destin. « Tout commence par le hasard, tout s'achève par le hasard » (Paul Valéry).

Certes, il y a des chapitres ponctuant la longue voie du Penser passionné, mais il vaut mieux les considérer comme autant d'épisodes, disant et redisant le *Même*. Une méditation, qui à l'image de la *lectio divina* propre au monachisme médiéval, tourne et retourne en son esprit quelques questions essentielles, dont on sait qu'elles n'auront pas de solution. Il s'agit là d'une démarche n'ayant plus rien de dialectique et ne cherchant plus une illusoire synthèse. Ce en quoi elle s'accorde avec le « sentiment tragique de la vie », dans lequel le mal et le bien, le vrai et le faux, l'animal et l'humain s'ajustent en une dialogie (Morin), c'est-à-dire une interaction toujours inachevée et, donc, dynamique.

Voilà bien le point nodal du penser et du vivre post-moderne : ramener l'existence à elle-même. La philosophie de l'aliénation qui a, peu ou prou, contaminé toutes les

5. H. Arendt, « Nous autres réfugiés », trad. in *Passé-Présent*, n° 3, La tradition cachée, 1984, p. 68.

lyrisme qu'on lui connaît, n'hésitait pas à déclarer : « nous ouvrons des abîmes ». Abussos, c'est ce qui est sans fond. La matrice de tous les possibles. Le rien fécond où s'enracine tout l'être.

D'où, pour s'approcher de ce fond originel, la mise en abyme de la démarche. En des emboîtements successifs, il s'est agi de montrer en quoi le savoir abstrait pouvait devenir une connaissance concrète : ce qui naît avec (*cum nascere*) ce que l'on décrit. Comment cela faisait « écho » à la longue mémoire de la tradition enracinée. Et que c'est ainsi que l'on saurait, véritablement, voir ce qui est : « ça-voir ». En la matière voir, et donc comprendre, non pas une réalité quelque peu rachitique, c'est-à-dire réduite à un de ses éléments : économique, politique, mais le Réel, riche de ses potentialités multiples. Potentialités n'étant en rien individuelles, mais bien communautaires, et se vivant au présent. C'est, enfin, une telle démarche qui soulève l'interaction existant entre la pensée et la passion, fondement de toute *libido sciendi*.

C'est un tel *Penser passionné* qui, d'une manière magistrale, permet de faire accroître ce que nous savons du monde de la vie. D'où, mis à part quelques mouvements d'humeur, le souci, en utilisant tel ou tel penseur, de faire grandir ce qu'il y a de grand en lui. Ce qui implique de ne pas se limiter à porter des attaques contre le savoir établi. Tant il est vrai que « dans le champ de la pensée essentielle toute réfutation est un non-sens² ». Le souci, en « montrant » la nécessaire synergie existant entre la raison et la passion, étant d'augmenter nos chances de saisir la « législation spirituelle » de l'époque, c'est-à-dire son principe générateur et, donc, directeur.

Il est temps de s'exercer à un *Penser généreux* sachant s'accorder à la vitalité du donné et au vitalisme de ceux qui tant bien que mal, s'ajustent à ce monde-ci.

2. M. Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, Aubier, 1964, p. 91.

Il est temps de quitter la meute des dénonciateurs, des vitupérateurs, des moralistes de tous ordres brandissant leurs catéchismes du « devoir-être » pour condamner « ce qui est », et moquer la grandeur, quelque peu tragique, d'une sagesse enracinée dans le têtù vouloir-vivre propre à la socialité de base.

Il est temps de mettre entre parenthèses les théories promettant, pour demain, un monde meilleur. On le sait, la recherche du « meilleur des mondes » conduit, immanquablement, aux tyrannies les plus sanglantes, pourvoyeuses de tous les camps d'extermination ou de rééducation qui ponctuèrent l'époque moderne. Il n'est pas paradoxal de dire l'homologie existant entre la prétention des « Lumières » et son aboutissement dans le soleil noir de la mort programmée.

Il est temps d'ôter au Penser le masque que lui ont imposé ces « chevaliers à la triste figure » qui eurent la prétention d'être les instituteurs du genre humain. La *Gaya Scienza* est autrement plus prospective ! Avec quelque ironie, puis-je reprendre le mot de ce décapant philosophe qu'est Alain ? « Je demande pardon à tous ces tristes de n'avoir jamais été triste³ ».

Graissessac, 20 août 2013 :
*Sanctus Bernardus, doctor Mellifluus*⁴.

3. Alain, *Histoire de mes pensées*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 17.

4. Le 20 août, l'Église catholique célébrait la Saint-Bernard, le docteur « aux paroles de miel » chantant l'indicible tendresse.